

On ne découvrit rien d'équivoque. D'autres investigations, également secrètes, qui furent ensuite organisées autour de mistress Rubelle, eurent le même résultat. Cette femme était arrivée à Londres, environ six mois auparavant, avec son mari. Il venait de Lyon, et avait pris à bail une maison, dans le voisinage de Leicester-Square, pour la meubler et y loger quelques-uns des étrangers que l'on comptait voir arriver en grand nombre dans la capitale anglaise, à l'occasion de l'Exhibition annoncée pour 1851.

Rien de défavorable au mari ou à la femme n'était connu dans le voisinage. Ils passaient pour des gens paisibles, et jusqu'alors avaient payé régulièrement tous leurs fournisseurs. On termina par des recherches relatives à sir Percival Glyde. Il était établi à Paris, et y menait une vie tranquille, dans un petit cercle d'amis, tant Anglais que Français.

Déçu de tous côtés, mais encore incapable d'en rester là, miss Halcombe résolut ensuite de visiter l'hospice dans lequel, en ce moment, elle croyait Anne Catherick confinée pour la seconde fois. Cette femme, jadis, lui avait inspiré une vive curiosité; et maintenant il existait un double intérêt, d'abord à s'assurer s'il était vrai qu'Anne Catherick essayât de se faire passer pour lady Glyde; et en second lieu (en supposant que cela fut vrai) à découvrir quels pouvaient être les motifs réels de cette pauvre fille pour essayer une pareille fraude.

Bien que la lettre du comte Fosco à M. Fairlie ne renfermât point l'adresse de l'hospice, cette importante omission ne créait aucun obstacle à miss Halcombe. En effet, lorsque M. Hartright avait, à Limmeridge, retrouvé Anne Catherick, celle-ci l'avait informé de l'endroit où était situé cet établissement; et miss Halcombe en avait pris note dans son "Journal", en même temps que des autres détails de l'entrevue, exactement

tels qu'elle avait pu les recueillir de la bouche de M. Hartright.

En conséquence, elle n'eut qu'à consulter ce document, où elle trouva l'adresse en question; puis, s'étant munie de l'épître du comte à M. Fairlie, comme d'une lettre de créance qui pouvait lui être utile, elle partit seule pour l'hospice, dans la journée du 14 octobre.

Elle passa à Londres la nuit suivante. Son intention avait été de coucher dans la maison qu'habitait l'ancienne gouvernante de lady Glyde; mais l'agitation qu'éprouvait mistress Vesey en revoyant la plus proche et la plus intime amie de sa défunte élève prit des proportions telles, que miss Halcombe mit un certain scrupule à lui infliger sa présence; elle alla donc s'établir dans une maison meublée du voisinage, au propriétaire de laquelle la recommanda expressément la sœur mariée de mistress Vesey.

Le jour suivant, elle se rendit à l'hospice, situé non loin de Londres et au nord de la métropole.

Le directeur de l'établissement la reçut sans aucun délai.

Tout d'abord, il semblait fort éloigné de la laisser communiquer avec la malade dont il avait charge. Mais quand elle lui montra le "post-scriptum" de la lettre du comte Fosco, — quand elle lui eut rappelé qu'elle était cette même "miss Halcombe" dont il y était question; de plus, proche parente de feu lady Glyde, et par conséquent portant un intérêt bien naturel, motivé par des raisons de famille, à s'assurer en quoi consistaient les aberrations d'Anne Catherick par rapport à sa défunte sœur, — le propriétaire de l'Asile modifia quelque peu sa première attitude, et finit par retirer ses objections.

Il comprenait probablement qu'un refus obstiné, dans de telles circonstances, non-seulement serait un acte discourtois en lui-même, mais impliquerait, en outre, qu'il se passait chez lui des choses de na-

ture à ne pas supporter le contrôle des honnêtes gens du dehors.

L'impression particulière de miss Halcombe fut que le propriétaire de l'hospice n'avait pas été mis au courant de leur "secret" par sir Percival et par le comte. Ceci semblait établi du moment où il l'autorisait à visiter la malade; et une autre preuve, non moins certaine, était la facilité avec laquelle il se laissait aller à des aveux qu'un complice ne se serait jamais permis.

Par exemple, dans le cours de la conversation préliminaire qui eut lieu entre eux, il informa miss Halcombe qu'Anne Catherick lui avait été ramenée, avec l'ordre d'incarcération et les certificats nécessaires, par le comte Fosco, le 27 du mois de juillet: à cette occasion, le comte avait aussi produit une lettre renfermant les explications et les instructions de sir Percival Glyde.

En recevant à nouveau son ancienne cliente, le propriétaire de l'hospice ne faisait aucune difficulté de reconnaître qu'il avait remarqué dans sa personne d'assez curieux changements. Pareilles altérations, sans nul doute avaient leurs précédents; et il les avait vues se produire chez d'autres personnes affligées de maladies mentales. Il leur faisait une large part; il tenait compte, également, de cette modification essentielle survenue dans les chimères dont se repaissait Anne Catherick, modification qui devait réagir, sans doute, sur son attitude et l'expression de sa physionomie.

Néanmoins, il se trouvait encore embarrassé, de temps en temps, par certaines différences qu'il remarquait entre la malade qui s'était évadée de chez lui et cette même malade depuis qu'on la lui avait ramenée. Par leur minutie même, ces différences échappaient à la description. Il ne saurait constater, naturellement, aucun changement essentiel ni dans sa taille, ni dans ses formes, ni dans son teint, pas plus que dans la nuance de sa chevelure

et de ses yeux, ou dans le galbe de son visage.

Le changement survenu consistait en quelque chose dont il avait conscience plutôt qu'il ne le voyait. En somme, ce cas particulier avait offert, dès le début, un caractère énigmatique, et le problème nouveau n'était qu'un embarras ajouté à beaucoup d'autres.

On exagérait en disant que cette conversation eut pour résultat de préparer, même en partie, l'esprit de miss Halcombe à ce qu'il allait survenir. Cependant, un très-sérieux effet se trouva par là produit sur elle. Elle se sentait complètement énervée par tant d'ambiguïtés mystérieuses, qu'elle fut quelque temps à se remettre assez pour pouvoir accompagner le directeur de l'hospice jusqu'à cette portion des bâtiments où étaient confinées tous les malades.

Informations prises, il se trouva que la prétendue Anne Catherick prenait en ce moment quelque exercice dans les terrains clos dépendants de l'établissement. L'une des gardiennes s'offrit à y conduire miss Halcombe, le propriétaire de l'hospice se voyant retenu, pour quelques minutes, par un incident qui réclamait son intervention, et s'engageant du reste à rejoindre bientôt, dans l'enclos, la visiteuse dont il s'était constitué le "cicerone."

La gardienne en question mena miss Halcombe dans une partie assez reculée du domaine, lequel était distribué avec un certain goût; et, après avoir regardé de côté et d'autre, elle finit par tourner dans une allée de gazon percée entre deux taillis. Environ à mi-chemin de cette pente verte, deux femmes approchaient lentement. La gardienne les désigna de la main, et dit: — Voici Anne Catherick; madame, avec la personne spécialement chargée d'elle. Cette personne répondra aux questions que vous voudrez bien lui faire... Et là-dessus, la gardienne partit, rappelée par les devoirs que la règle de la maison lui imposait.